NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 7 1948

La formation et le redressement de la conscience

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 673 - 689

https://www.nrt.be/fr/articles/la-formation-et-le-redressement-de-la-conscience-2804

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

LA FORMATION ET LE REDRESSEMENT DE LA CONSCIENCE

La vraie valeur « humaine » d'un homme : c'est la conscience : la faculté de discerner le bien du mal, de distinguer et d'apprécier les nuances du bien, comme du mal ; la faculté aussi de conformer l'action à la décision de la conscience. Pareillement, ce qui fait la valeur d'un groupe humain c'est le nombre de « consciences » qu'il contient. La civilisation, l'existence humaine est menacée chaque fois qu'il y a prédominance d'êtres dépourvus de conscience morale : on se trouve alors entouré de bêtes de proie, qu'il est souvent bien difficile de tenir en respect.

Comme on a l'impression d'être à un de ces moments où cette menace pèse sur l'humanité, on a pensé qu'il était urgent de réveiller de redresser les consciences (1). Quelle en serait la méthode ? Les lignes suivantes voudraient apporter quelques lumières pour éclairer ce problème. Elles ne disent pas tout ; loin de là. Elles veulent simple-

(1) Les Ligues du Sacré-Cœur en Belgique, tant en Flandre qu'en Wallonie, ont eu cette année une initiative à laquelle on ne peut qu'applaudir. Constatant la crise des consciences, elles ont pensé qu'il y avait mieux à faire qu'à gémir ou maudire ; elles se décidèrent à passer à l'action. Quand elles entreprennent quelque chose, on peut être assuré que le plan en est mûri et bien concerté ; ce n'est pas leur habitude de multiplier les vaines et sonores joutes oratoires. Elles se sont adressées aux paroisses, où, par centaines, elles prospèrent. Une enquête a été menée auprès des ligues locales ; les zélateurs, dans leurs réunions, ont discuté les questions posées ; les réponses ont été envoyées au Secrétariat national. L'Action catholique des hommes avait travaillé en plein accord. Une fois le diagnostic établi, on a commencé la propagande. En français et en flamand, une brochure a été répandue à des dizaines de milliers d'exemplaires : « Tout droit », « Stuur recht », dû à la plume du P. Sterkens, S. J. La publication est de style alerte, de présentation moderne, abondamment et élégamment illustrée. De son côté, M. Giovanni Hoyois, de l'A.C.H., consacra le numéro d'octobre-novembre 1947 des *Feuilles documentaires* à communiquer et commenter les résultats de l'enquête (La brochure « Tout droit » est éditée à Bruxelles par le Secrétariat de la rue des Ursulines, 4 ; « La crise des consciences et leur redressement » au Secrétariat d'A.C.H., 80, rue des Deux Eglises, Bruxelles).

Le présent article veut appuyer cet effort, qui se prolongera encore quelque temps. Il est clair que les consciences ne seront pas redressées en un an. C'est toute une éducation à refaire. L'initiative féconde des Ligues, si méritante à plus d'un titre, n'a fait que déclancher le mouvement. Wallons allègres et tenaces Flamands n'entendent se reposer que quand il aura abouti.

ment attirer l'attention sur un aspect, parfois négligé, de la formation morale. Une conscience est d'abord une « science » de la vie avant d'être un « art ». Peut-être dans l'éducation n'y a-t-on pas toujours pris assez garde. Les conséquences de cette inattention sont assez graves.

I. LES FAITS

A. L'EFFONDREMENT DE LA CONSCIENCE

Les manifestations de cet effondrement.

a) Dans l'ordre religieux. La pratique est négligée, sans scrupule peut-on dire, par une quantité énorme de baptisés. La messe du dimanche, la réception des sacrements est, dans l'ensemble de la chrétienté, le fait du petit nombre. L'assistance aux offices qui ne sont pas d'obligation — vêpres ou salut par exemple — est des plus maigres. Les funérailles religieuses ont tendance, dans les villes, à n'être plus que des absoutes d'après-midi. Nous n'examinerons pas les causes qui expliquent cette diminution : nous la constatons.

La situation est moins brillante encore si l'on considère l'état des connaissances religieuses. Les curés qui interrogent les fiancés pourraient raconter, à ce sujet, des expériences ahurissantes. Ce qui est pire que l'ignorance, c'est l'insouciance absolue d'y remédier ; on ne sait rien et l'on ne désire rien savoir ; on ne voit d'aucune façon l'intérêt, le profit, l'utilité quelconque que présenterait la science religieuse, « le catéchisme » comme on dit avec une moue de dédain. De là, dans l'ensemble de la chrétienté, la froide indifférence à la prédication. Peut-être est-ce aussi déception : on aurait voulu savoir, comprendre, éclairer un doute, accorder une affirmation scientifique avec une affirmation religieuse... Mais l'indifférence des auditeurs répond, hélas, à l'indifférence de beaucoup de prédicateurs qui disent n'importe quoi, n'importe comment et n'importe quand.

Les vocations sacerdotales et religieuses ne font pas face aux nécessités de l'apostolat : l'ensemble des chrétiens reste sereinement calme quand on signale cette déficience : cela ne les regarde pas. Que dans une famille, dans une paroisse, il n'y ait plus, de mémoire d'homme, ni une jeune fille, ni un jeune homme qui se soit mis au service de l'Eglise, n'inquiète les consciences ni des familles ni des paroissiens.

Dans les relations sociales — relations professionnelles ou mondaines — les convictions religieuses, la conduite morale des autres n'intéresse pas. On n'a aucun scrupule de nouer avec n'importe qui : et l'idée que l'intimité des rapports pourrait influencer religieusement l'autre ne joue aucun rôle ; pour un peu, on s'en défendrait.

b) Dans l'ordre familial. Quelle conscience préside à la conclusion

des mariages ? Les éléments déterminants sont le plus souvent d'ordre sentimental superficiel, d'ordre sensuel, sans oublier l'ordre commercial. Les baptisés qui se marient sont-ils très soucieux de la vie morale, spirituelle, l'un de l'autre ? de l'idéal de vie qui anime l'autre, de l'idéal religieux, social ou même professionnel ? de l'idéal familial lui-même ?

On sait la facilité et les futilités des divorces... et la fréquence des adultères.

On sait aussi la stérilité de la famille ; je songe surtout à celle qui vient, non des charges lourdes, trop lourdes qu'imposent les naissances — cela : c'est un drame à part, dont les solutions erronées ne me paraissent pas toujours signifier un effondrement de la conscience ; — je songe à celle qui vient de l'horreur de l'enfant... qu'on remplace parfois par un chien sur lequel se déverse l'affection dont devrait bénéficier le bébé ! C'est à la fois grotesque et hideux, mais se fait avec une inconscience inaltérable !

c) Dans l'ordre social : on peut être très bref : car il est notoire qu'on est ici, de part et d'autre, sans aucun scrupule. L'honnêteté s'appelle de son vrai nom naïveté, et la grande règle, c'est de ne pas se laisser rouler et, pour ce, de prendre les devants. Réussir aux moindres frais : c'est le but. Dans ce monde, avoir de la conscience constitue la plupart du temps un sérieux handicap !

d) Dans l'ordre civique : l'autorité politique ne jouit d'aucun respect. On l'attaque, on la vilipende, on l'insulte de toutes manières dès lors qu'on est dans l'opposition. Les intérêts du pays sont régulièrement supplantés par des intérêts partisans, et, ce qui est pis encore, par des intérêts personnels. Il faut « arriver ». On sape, ou mieux on rampe, on achète, on vend : le tout sans aucun scrupule. Chez tous, il y a une ingéniosité raffinée à échapper aux charges, et à s'assurer les avantages. Le spectacle est lamentable. Que le pays soit gravement en danger, qu'il soit sous la botte d'un occupant, aussitôt, il y a redressement général : on peut monter, incontestablement et en grand nombre, aux sommets de l'héroïsme ; l'heure du danger passée, le jour V ayant lui, c'est une dégringolade effarante. L'homme semble n'avoir aucune possibilité de demeurer longtemps sur les cimes. La conscience l'a mené très haut ; elle ne peut l'y garder.

C'est un fait : comment s'expliquer cette chute : « Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé » ?

B. L'EXPLICATION DE CET EFFONDREMENT

La grande raison est la formation défectueuse de la conscience. Nous en parlerons en fin d'article. Cette maladresse ou cette négligence dans l'éducation morale a pour résultat de la livrer, presque sans défense, aux forces multiples dont elle devra subir l'assaut.

Quelles sont ces forces qui s'élèvent contre la conscience ?

1. *Toutes les poussées instinctives de la nature d'abord.* Il y a, en nous, une multiplicité d'énergies vitales qui ne coïncident pas avec l'intelligence. Elles ne doivent certes pas être détruites, mais, bien au contraire, servir de forces ouvrières dans l'exécution de ce que projette l'intelligence. Seulement, elles sont vitales, c'est-à-dire elles veulent se déployer sans attendre d'être appelées par la raison : elles se ruent à leur objet avec une violence accrue par la complicité de l'homme qui ne veut pas précisément être raisonnable, et qui volontiers se laisse dominer entièrement par elles.

Ce sera d'abord *l'instinct profiteur,* qui rapporte tout à l'individu, qui considère en tout : choses, événements, personnes, le profit personnel, qui ignore résolument l'autre et ses droits ; ou plutôt qui, dans l'autre, voit toujours un rival, un adversaire, auquel il ne faut laisser aucun avantage, auquel il faut prendre tout ce qu'on peut.

Ce sera *l'instinct jouisseur,* qui n'envisage jamais que le plaisir possible. Que d'instinct on cherche la joie de vivre en toutes choses, ce n'est pas un travers : la fin de l'homme, et son moteur le plus puissant et le plus continu, c'est la Béatitude divine. Il ne faut dès lors ni s'étonner, ni se scandaliser de cette ruée au bonheur. Seulement si cet instinct échappe à l'intelligence, c'est-à-dire à la conscience, il se satisfera, dans la plupart des cas, des formes primaires de la joie, qui sont les jouissances matérielles, les jouissances faciles ; ce sera presque toujours, en fin de compte, la luxure. Sans dégénérer à ce point, constatons que l'instinct de jouissance étouffe presque toujours la conscience professionnelle ; et que la majorité des hommes ne consent au devoir, au travail, que parce qu'il est la condition préalable du plaisir, qu'on achète avec l'argent qu'il fait gagner. Dès lors, ce n'est pas le travail qui intéresse ; on s'y résigne, on n'en fait que ce qui est strictement requis ; le cœur n'y est d'aucune façon. D'autre part, cette mentalité rend les gens prêts à tout, pourvu que cela rapporte de quoi s'amuser... dès lors, la conscience !!

Ajoutez-y encore cet *instinct de vanité* qui refuse de reconnaître la supériorité, quelle qu'elle soit et où qu'elle se trouve. Un dépassement par l'autre, si justifié qu'il soit, paraît inadmissible, et on s'arrange impitoyablement pour l'empêcher. Et encore : on n'accepte de reproches de personne. On est son propre juge, c'est-à-dire qu'on se donne tous les certificats de moralité possibles. On n'a rien à se reprocher : on a toujours, et en tout, raison.

2. Avoir de la conscience, et surtout *suivre sa conscience, suppose de la personnalité.* Rien n'est plus rare. Une personnalité, c'est un être qui, tant qu'il est possible, est par lui-même : sa pensée, ses goûts, ses agissements ont leur origine en lui-même : ce n'est pas du « bien commun », du « vulgaire ». Cela suppose une grande intensité de vie intérieure, un contrôle constant, une volonté de ne pas se confondre avec « tout le monde », une horreur du lieu commun. La « personna-

lité » a les meilleures chances d'avoir de la conscience, et de la suivre. Mais la plupart ne peuvent vivre que portés, inspirés par leur milieu, non par eux-mêmes.

3. Ils sont dès lors *victimes,* pour leur vie morale aussi, du *milieu humain,* où ils sont plongés. Il est incontestable que la majorité des hommes est médiocre. Ce ne serait rien, si le médiocre n'avait pas une tendance innée à l'impudence, au cynisme ; le médiocre donne le ton. Pour n'être pas entraîné à la médiocrité morale, pour résister aux suggestions incessantes d'un milieu inférieur, et se guider résolument sur sa conscience, il faudrait être une personnalité ; mais nous venons de voir... ! Alors on prend le ton... et on entre dans le chœur.

Il y a plus tragique encore ; la bataille de la vie est toujours dure. Si, dans cette mêlée, la plupart agissent sans conscience, l'homme consciencieux ne peut être qu'une victime. Songez qu'il n'est pas un solitaire. Il engage en même temps le sort d'une femme, de ses enfants. Alors, pour beaucoup, c'est la dure alternative : écouter sa conscience et « crever » avec sa famille, ou faire comme tout le monde et vivre ! Je ne sais si l'héroïsme à jet continu est une façon normale de vivre Je crois que celui qui l'affirmerait ne l'aurait jamais essayé.

C. CONSEQUENCES DE CET EFFONDREMENT DES CONSCIENCES

1. *La vie humaine devient impossible.*

Quand les hommes ne se laissent plus guider par leur conscience, ils ont tôt fait de transformer le monde en forêt vierge, grouillant de fauves, en quête de proie. A la lettre, on ne peut plus vivre. Et cette atroce situation peut se trouver dans la famille, comme dans la profession et la nation. On ne cherche que son profit et son avantage. On ne tient compte de rien ni de personne que de soi ; c'est une atmosphère de lutte à mort. A l'intérieur du pays, les législateurs ont beau multiplier les ordonnances, les réglementations, les contrôles. Cela n'aboutit qu'à aiguillonner l'ingéniosité des citoyens dans la recherche des manières d'éluder la loi. Rien ne peut se substituer à la conscience, condition première de la civilisation, qui s'effondre avec elle.

2. *Les valeurs humaines se dégradent.*

La science, entre les mains d'hommes sans conscience, devient monstrueuse ; elle s'ingénie, par je ne sais quelle fatalité, à se muer en art de détruire ; rien ne lui résiste, nous en avons fait l'expérience : guerre des gaz, guerre des microbes, guerre atomique !... Et pourtant, telle n'est pas sa nature : elle est conquête du réel, efflorescence du réel. A la condition d'être maniée par des consciences.

L'art sans conscience ne vise plus à être le créateur, le révélateur

de la beauté ; il vise au succès, au succès facile. Et le talent, le génie incontestable peut se mettre alors, sans scrupule ni hésitation, au service du mal, dont il exaspère les attirances.

L'amour sans conscience existe-t-il ? Il est difficile de le distinguer de la simple concupiscence déchaînée : une flambée, qui s'éteint bientôt et ne laisse que des cendres, qui, presque toujours mêlées de sang, font une boue hideuse.

Les professions, tous les métiers, perdent leur beau visage de serviteurs de l'homme, pour se transformer en brutaux exploiteurs de l'homme par l'homme ; ils ne sont plus les composantes de la civilisation, mais les éléments de désintégration, de déshumanisation.

3. *Conséquence la plus grave : inaptitude radicale au surnaturel, à l'intelligence du divin.*

Nous le verrons tout à l'heure, la conscience est le premier contact intime avec Dieu ; c'est un rapprochement mutuel qui fait se rejoindre Dieu et l'homme. Toute atteinte à la conscience morale est un contact rompu. La mort de la conscience signifie la marche dans la nuit. C'est alors l'heure des désespérances, de toutes les théories du désespoir, et de toutes les décisions et révoltes du désespoir. Quand Dieu n'est plus l'issue de la vie, il n'y a plus rien ; toute l'énergie vitale se condense en elle-même et bientôt explose. Les derniers événements l'ont assez montré.

De ce phénomène de l'effondrement de la conscience, nous sommes tous témoins, victimes. Mais peut-être aussi responsables. C'est à la fois notre honte et notre espoir. Car, si nous sommes pour quelque chose dans le malheur et la ruine, nous pouvons, sans doute quelque chose aussi pour le redressement. Quoi ?

II. NATURE DE LA CONSCIENCE

C'est entendu : la conscience humaine est malade. C'est un accident régulier. Rares sont les êtres humains qui ne font pas de maladies ; le tout est de recourir tout de suite au traitement voulu. Mais, pour le prescrire, il faut un diagnostic sérieux, vrai. Il faut aussi connaître le malade, et savoir ce qu'il est lui-même réellement. Si l'on veut guérir la conscience gravement atteinte, il faudra connaître sa nature intime. Faute de quoi, certains remèdes pourraient ne causer qu'une aggravation du mal, une débilitation totale, mortelle, du patient. Tâchons donc de préciser ce qu'est la conscience.

A. CONSCIENCE MORALE : CE QU'IL Y A DE PLUS MOI, EN MOI

1° a) *La conscience n'est pas les « autres ».* On l'oublie souvent j'allais écrire : régulièrement. Elle n'est pas la mémoire détaillée fidèle, des préceptes et défenses d'un code de moralité. Que d'éducateurs s'y sont trompés, aussi bien ceux qui enseignaient la morale

chrétienne, que ceux qui enseignaient une morale laïque. Les prescriptions détaillées sont un résidu de la conscience. Régulièrement on substitue ces calcifications à la vivante réaction intime de l'homme qui veut être moral et sait, dans les diverses circonstances de la vie, se conduire ainsi que le commandent des circonstances toujours variées. Cette substitution de la « mémoire » à la conscience est fort fréquente. La politesse par exemple devrait être la réaction spontanée du respect d'autrui, de la bienveillance, du désir de se gêner pour les autres. Elle a tôt fait de devenir les « belles manières », les « conventions froides du savoir-vivre », voile, quelquefois fort transparent d'attitudes intimes directement contradictoires. La conscience n'est pas le souvenir précis des ordonnances au moment voulu.

b) *Elle n'est pas non plus l'imagination très vive des réactions d'autrui,* qu'on désire provoquer ou bien, au contraire, éviter. La conscience n'est pas la réponse au « Qu'en dira-t-on ? ». Sans doute, dans la vie sociale, il faut tenir compte des autres et de leurs jugements ; avec une nuance de lâcheté, c'est le « respect humain ». Il n'y a pas de moralité à se laisser guider par un sentiment aussi peu « respectable ».

c) Avouons toutefois que la mémoire et l'imagination peuvent tenir lieu de conscience aux non-évolués, incapables, en leur for intérieur de discerner le bien du mal, et qui font bien de s'en tenir à ces réglementations reçues. L'expérience prouve, hélas, que beaucoup d'hommes n'arrivent que difficilement à l'âge de raison morale. Le bien, pour eux, restera longtemps, toujours peut-être, « ce qu'*on* fait », « ce qu'*on* peut faire » et le mal, « ce qu'*on* ne fait pas » ! La raison réelle leur échappera toujours ; ils ne sont pas capables de cette « conscience ». Les paresseux aussi reculent devant l'effort de penser, peser, juger par eux-mêmes, n'y ayant probablement jamais été formés : Ils aiment mieux s'en remettre à autrui. Leur indolence, ou leur incapacité, les expose à tous les graves inconvénients que nous verrons plus tard.

2° *La conscience authentique se présente comme un jugement très personnel sur ce qui me paraît digne de moi, ou tout au contraire indigne de moi.* « Tu peux, tu ne peux pas, tu dois ». Ecouter la conscience, la suivre rend fier ; n'en pas tenir compte fait honte. Ce jugement peut être spontané : on voit tout de suite la conduite à tenir. Quelquefois, c'est plus laborieux, et la décision n'est prise qu'après de longs débats avec soi-même. Il se joue assez souvent un drame intérieur ; c'est précisément cet élément dramatique qui fait tout l'intérêt des grandes actions, des grandes vies. Tout ce que saint Ignace appelle « l'élection » n'est que le développement de ce drame, une manière de le conduire à l'issue digne des chrétiens sérieux. Dans ses décisions, la conscience a les allures d'un impératif indiscutable. On sent que ne pas exécuter ce qui a été résolu serait vilenie, lâcheté. Bien plus, en bien des cas, la seule idée de discuter, d'hésiter est into-

lérable. Tel le cas de la trahison par exemple : hésiter, ne pas savoir ce qu'il faut faire est une honte : on ne discute pas cela. La conscience ne l'admet pas. Bref : la conscience nous révèle régulièrement notre moi en mieux, notre moi idéal, notre moi tel qu'il doit être ; c'est-à-dire mon vrai moi.

B. LA CONSCIENCE : REVELATION DE MON « MOI PROFOND »

Nous observions, à l'instant, que les décisions de la conscience sont assez souvent spontanées, immédiates, sans longues délibérations antécédentes. Elle procède par intuition. On ne saurait pas aligner, dénombrer les raisons de l'option à laquelle on s'est arrêté. Le motif n'en est pas qu'on manque de justification, mais qu'il y en a trop. Même dans le cas d'une discussion prolongée avec soi-même, quand on s'est enfin décidé, les considérants pleinement conscients ne sont pas les plus déterminants. Ils constituent des sortes de travaux d'approche, des défrichements qui nous ont permis d'accéder à la vraie source de la conscience, qui est la sous-conscience. Un phénomène pareil se retrouve dans toutes les attitudes profondément humaines. On peut défier n'importe qui de donner tous les motifs de son amour pour sa mère ou sa femme, pour son enfant, pour son pays, et même pour son métier ou sa région. Ce serait le cas de répéter : « nec laudare sufficis ». Le cas de la conscience n'est pas différent ; elle est la réaction sortie des profondeurs de notre être intelligent, compréhensif, de notre être qui connaît, qui sent, qui veut. Elle est fonction de toute la conception ordinaire de la vie. Cela fait comprendre l'immoralité sereine d'un profiteur ou d'un jouisseur, comme l'héroïcité d'un saint. Les décisions de la conscience ne sont que des remous, à la surface, des mouvements qui agitent le fond. Notre être réel, chaud, vivant, non pas l'être abstrait défini par une formule sèchement et pauvrement philosophique, prend position, à un moment précis du temps, à un endroit très déterminé de l'espace, devant le réel concret où il est tout entier engagé, et où il veut s'insérer d'une façon digne de lui. On veut être pleinement humain, pleinement chrétien. La décision de la conscience n'est pas une solution théorique d'un cas abstrait, mais une insertion de notre être total dans le réel.

C. LA CONSCIENCE : DIFFERENTE DU MOI INSTINCTIF

Reste à examiner un autre fait : beaucoup d'hommes n'entendent pas, sans une certaine protestation instinctive, qu'il faut toujours suivre la conscience. C'est qu'ils ont l'expérience que ses décisions coïncident peu avec le souci du profit immédiat, palpable, des plaisirs, de la commodité ; que ses décisions ne rendent pas l'existence facile ni paisible ; qu'elles transforment la vie en un chemin montant, mais âpre. Justement, tout ce qu'ils redoutent ! Ne va-t-elle pas, en de

certaines circonstances, jusqu'à exiger l'héroïsme du renoncement total à tout profit, à tout plaisir, à la liberté même, voire à la vie. La conscience ne paraît pas très préoccupée du « moi » auquel nous aimons de nous identifier. Elle prononce régulièrement contre lui ! Elle force, pensons-nous, à le supprimer ! Elle paraît impérieusement dominer notre moi, être fort détachée de ce moi.

Et pourtant, examinons le cas du sacrifice total, du renoncement héroïque au moi, qu'est le consentement à la mort pour sauvegarder de plus hauts biens. Il est libre ; il doit l'être ; il n'a de prix, il ne mérite l'honneur, que s'il l'est.

La conscience, avec des apparences d'être étrangère au moi, insoucieuse de lui, est ce qu'il y a de plus intime à lui. L'ordre du sacrifice nous est imposé à nous-mêmes par nous-mêmes contre nous-mêmes. Tous les sacrifices, à l'exemple de celui de Jésus, n'ont de valeur qu'à la condition d'être accomplis, « quia ipse voluit ».

D. LA CONSCIENCE : PRESENCE DE DIEU EN NOUS

1. Je ne veux d'aucune manière construire une preuve de l'existence de Dieu par la conscience morale. Mais je constate d'une part que Dieu est l'absolu, l'indiscutable, la dernière comme la première raison de tout. Etant la Beauté, la Bonté, la Réalité, la Vie absolue, infinie, il en est aussi la Source. La participation à l'être est une participation à son être, indéfiniment graduée. D'autre part, je constate que la conscience en nous présente les mêmes caractères d'absolu indiscutable. Elle est en nous la source d'humanité vraie, réelle, belle, bonne. La vie non seulement n'est plus humaine sans elle ; elle n'est plus du tout sans elle, elle devient impossible. La conscience peut ainsi être dite une présence active de Dieu en nous.

Un de mes codétenus de Dachau me lisait, un jour, une lettre reçue de sa femme après le premier bombardement de Nuremberg : elle avait passé une nuit affreuse avec ses deux petites filles dans un abri ; mais, écrivait-elle, on avait passé le temps à prier « le vieux bon Dieu »... Il s'interrompit pour me dire : « J'aime cela. Je ne crois pas en Dieu ; il n'existe pas. Mais on ne peut pas être un homme si on ne reconnaît rien au-dessus de soi... J'aime que ma femme prie Dieu ». Le propos est caractéristique et contradictoire en soi. Dans cette bouche, il était émouvant. Dieu en comprenait le vrai sens.

2. Obéir à sa conscience : c'est obéir à Dieu. Les hommes honnêtes se divisent en deux groupes. Le premier nomme Dieu par son nom, a levé le voile impersonnel et froid qui s'appelle la conscience, la reconnaît comme un appel de Dieu, auquel il faut consentir pour être un homme véritable. Le second ne le nomme pas, ne l'ayant pas encore discerné. Mais les deux adorent Dieu, reconnaissent son domaine absolu et bienfaisant en lui obéissant ; ils sont en contact avec lui :

ils l'ont rejoint dans l'amour. Quiconque permet à sa conscience d'être et d'agir efficacement en lui, au fond, introduit à l'intime de lui-même le « Dulcis hospes animae ».

La conscience est donc auguste et mérite le respect. Il faut la cultiver librement ; Dieu n'entend être l'hôte intime que de ceux qui librement lui ouvrent la porte et le convient à entrer, et librement le gardent, comme leur Etre nécessaire.

Cette ouverture de la porte de l'âme : il nous reste à exposer comment on peut la réaliser.

III. ÉDUCATION OU REDRESSEMENT DE LA CONSCIENCE

A. LES INTERVENTIONS DU DEHORS : INOPERANTES

La conscience est un état intérieur très riche, très touffu, où ne règnent pas les fausses clartés qui ne s'obtiennent souvent qu'en élaguant des éléments essentiels mais complexes. On pourrait presque ériger en principe qu'une solution « simple, limpide » d'un problème humain, est probablement fausse. Ceci soit dit pour qu'on évite de croire que le redressement, ou même la formation d'une conscience, soit affaire aisée, de tout repos. Nous allons examiner d'abord deux de ces méthodes « faciles », mais désastreuses.

1. *Le dressage moral.*

La conscience n'est pas un intrus dans une âme ; elle n'est pas « un étranger » venu du dehors. Elle est ce qu'il y a de plus intime. Cependant on tâche, à la place de cet intime, de substituer un « autre » *par le dressage* ; on enseignera ce qu'il faut faire ; on désapprendra ce qu'il ne faut pas. Pour arriver à l'exécution, presque mécanique, on procède par menaces, punitions, ordres nets et péremptoires. Au stade infantile de la vie, quand la faculté de comprendre, de raisonner n'est encore qu'embryonnaire, cela est légitime, et même nécessaire. Il sera plus facile, plus tard, « à l'âge de raison », de faire saisir la vraie nature des actes et comportements dont on a déjà l'habitude. Ainsi par exemple, la physique du son est-elle plus accessible à quelqu'un qui a déjà la pratique du piano.

Mais ce serait une erreur de croire que ce dressage peut aboutir à une persévérance à travers toute la vie. L'éveil de la raison, c'est-à-dire du sens de la causalité qui se traduit par des incessants, des obsédants « pourquoi », est mortel pour les « consciences » dressées et non éclairées, c'est-à-dire impersonnelles. La réponse au « Pourquoi faire cela ? » ne peut plus être : « Parce que tu l'as toujours fait » ou « Parce qu'on te l'a dit ». Cela est insuffisant. On assiste alors à ces singuliers retournements, qui stupéfient, qui font dire « Aurait-on cru qu'il agirait comme cela ! » « Ce n'est pas cela qu'on lui a si bien appris ! » Cet effondrement d'une pseudo-conscience était à prévoir.

Un exemple typique, qui devrait faire réfléchir, est celui de la messe quotidienne infligée aux écoliers ; sitôt les vacances, ils y vont à peine encore le dimanche ! Et les communions fréquentes et quotidiennes des pensionnats, sans lendemain dans la vie ! Dressage, rien que dressage, aboutissant normalement à la faillite.

2. *Les « commandements »*.

Que de fois n'entend-on pas reporter sur « l'Eglise » les préceptes les plus sûrs de la loi naturelle. Les prêtres sont censés « commander », « défendre » ; on vient leur demander si on peut, si on doit faire ou ne pas faire ceci ou cela. Quitte du reste à déclarer, plus tard, que « l'Eglise », « les prêtres » commandent l'impossible, « qu'on voit bien qu'ils n'ont pas idée de la vie » ; « que le catholicisme est impraticable ».

La conscience consiste-t-elle à connaître et à observer des commandements ? La moralité est-elle identique à l'obéissance ? Un prêtre est-il « la conscience » de ses ouailles, et celles-ci, pour réaliser la perfection de la moralité, qu'est la sainteté, peuvent-elles, doivent-elles se contenter d'avoir son avis et d'exécuter ses consignes ? Répondre affirmativement peut être très tentant pour un aspirant-dictateur spirituel. Mais où prend-on le droit de s'arroger cette dictature des âmes ?

La moralité, bonne ou mauvaise, consiste à porter l'entière responsabilité personnelle de ses actes. Nous avons vu que la conscience est la réaction de tout l'être humain, de son intelligence et de sa volonté libre, et de tout le complexe que nous désignons par là.

Agir sous sa propre responsabilité est l'idéal auquel chaque homme doit aspirer, auquel chaque éducateur doit conduire ses disciples. Si je ne vole pas, pour le seul motif qu'on m'a dit que cela ne se fait pas, c'est bien, c'est surtout utile pour le propriétaire ; mais si je ne vois pas moi-même pourquoi le vol est inadmissible, on ne peut pas dire que j'aime la justice, ni que je sois très honnête. Il se peut que je ne sois pas capable de comprendre la raison du respect de la propriété ; cette incapacité n'est pas une vertu, elle est une lacune ; et somme toute, je suis au degré inférieur de la moralité, aux confins du moral et de l'immoral ; l'expérience a suffisamment prouvé combien facilement on se débarrasse de cette tutelle incomprise.

Il faut avouer que, pour beaucoup, la tentation est forte de s'en remettre à autrui pour fixer la conduite morale ; c'est moins ardu de recevoir un avis stéréotypé que de scruter soi-même un problème. A cette tentation succombent aussi bien les dirigés que les directeurs, les uns comme les autres s'abritant derrière « les auteurs », pour se dispenser de faire des diagnostics compliqués, de peser et comparer bien des éléments et préférant de loin une « règle » donnée une fois pour toutes. Nous en avons eu longtemps un exemple mémorable dans la loi du jeûne, avec le déjeuner de 2 onces (62 gr. 50) et la « refectio

serotina » de 8 onces (250 gr.). J'entends encore l'exclamation indignée d'un confesseur, lorsqu'il entendait qu'on admettrait des réglementations moins arithmétiques. « Alors, ce ne serait plus la même chose pour tout le monde !... Où cela va-t-il mener ? ». Naturellement, cela épouvantait ce pauvre homme, de devoir accepter des jugements différents pour chaque cas. Mais la moralité ne consiste pas à pouvoir facilement débrouiller tous les cas, mais à donner la solution exacte pour chacun. La moralité n'est pas une abdication de la personnalité responsable.

Remettre la décision de la moralité particulière des actes individuels à la simple « autorité » offre de très graves inconvénients.

Premier inconvénient : celui qui tranche pour autrui est rarement au fait de toutes les données d'un problème concret. Un élève d'école primaire qui s'aviserait de résoudre un problème d'arithmétique en négligeant certaines données aurait zéro. Je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas de même dans le problème présent autrement grave. Trop fréquemment, ce cas se présente ; les solutions sont viciées du fait que le « cas » n'a pas été saisi dans toute sa complexité. J'ai entendu un prédicateur, qui avait fougueusement sonné la charge contre la limitation des naissances, répondre à un prêtre grave qui lui faisait observer que l'affaire était plus compliquée qu'il n'avait l'air de le savoir ; qu'il y avait le salaire insuffisant, le logement incroyablement étriqué. Il interrompit : « Je n'ai pas à m'occuper de tout cela ! » C'est proprement une monstrueuse sottise. Qu'on ne me fasse pas dire maintenant ce que je n'ai pas dit. J'affirme seulement que, quand on veut traiter un problème aussi tragique, il faut avoir le courage de tenir compte de toutes les données, sans en omettre une — ou bien se taire. Les solutions erronées se révèlent tout de suite impossibles dans la pratique. Dès lors, c'est le drame dans la vie des fidèles. Pendant quelque temps, ils vont peut-être s'acharner à vivre selon cette règle impossible. En vain ! ce sera bientôt la révolte ; ce sera, c'est en ce moment le mépris de toute règle, le scepticisme complet vis-à-vis de l'Eglise, compromise par des maladroits. On n'entend que trop le reproche amer, « *Onera importabilia alii imponunt ; ipsi autem digito* ea nolunt movere ».

Le second inconvénient, c'est d'habituer les fidèles à rester en tutelle. Ils ne savent plus décider, délibérer, apprécier la valeur morale intrinsèque d'un acte. Ils n'y voient plus qu'une conformité extérieure avec une prescription, et perdent ainsi vraiment le sens moral. Que penser par exemple d'un enfant qui soutient ses vieux parents uniquement parce qu'on lui a dit que cela se doit, non parce qu'il sent intimement qu'il le faut ? Or la grande masse des pénitents, au confessionnal, montrent que du péché ils n'ont nulle autre idée que celle d'une contravention, suivie le cas échéant d'une sanction terrible, dont, au demeurant, ils ne voient pas le bien-fondé. La seule notion

du mal dont ils disposent, c'est qu'il est défendu. Aussi leur attitude morale est celle de tous ceux qui vivent sous contrainte : ils tâchent de ne faire, de ce qui est imposé, que le strict nécessaire, s'ingéniant à échapper au reste. Voyez le résultat obtenu par cette « méthode d'autorité », par rapport à la messe du dimanche. Pour la plupart, ce n'est qu'une obligation d'assister à une cérémonie qu'ils ne comprennent pas et qui ne les intéresse pas ; aussi prennent-ils de plus en plus l'habitude de s'en dispenser pour les plus futiles motifs. La messe n'est pas la réalité mystérieuse, grandiose, sacrée par excellence ; elle est un « commandement », pis : une corvée !

Un troisième inconvénient, c'est de réduire toute la conscience morale à la mémoire des prescriptions, et surtout... à une casuistique byzantine. Voyez encore à ce sujet un exemple typique : l'abstinence. Elle est un mode de la pénitence, de l'austérité essentielle au christianisme. Les chrétiens n'y voient qu'une défense de manger de la viande. J'en ai connu un, qui, ne pouvant trouver du poisson à son choix dans son village, s'en venait à Bruxelles, tous les vendredis, « faire pénitence » en prenant un somptueux dîner dans un des restaurants les plus fameux. Il avait la conscience bien tranquille : il faisait « ce qui était commandé ! »... Sans se douter, qu'en observant si bien la lettre il avait complètement étouffé l'esprit.

Si l'on veut former ou redresser une conscience, il faut faire comprendre que la première condition, ce sera de vouloir prendre ses responsabilités, de ne pas s'en remettre, en tout, à autrui ; la conscience étant une réalité intérieure au chrétien, et non pas extérieure. Les autres sont là pour éclairer, aider, contrôler, redresser le cas échéant ; ils n'ont pas à se substituer à la conscience normale adulte, en toutes circonstances.

B. LES ACTES INTERIEURS QUI CONSTITUENT LA CONSCIENCE

La conscience chrétienne nous dicte notre conduite, à la suite d'une confrontation de toutes les données d'un problème moral du moment avec les grandes vérités, les grandes réalités religieuses. C'est la réponse motivée, à chaque instant, à la question : « Quid hoc ad aeternitatem ? »

1. Cela suppose d'abord une position nette du problème, une connaissance, aussi épuisante que possible, de toutes les conditions concrètes d'un acte à poser. Il va sans dire qu'il n'est pas nécessaire de pouvoir énumérer systématiquement tout ce qui doit être considéré, pour trouver une ligne de conduite juste. L'intuition, le « sentiment » joue ici le grand rôle dans la plupart des cas. On peut, on doit du reste acquérir cette perspicacité intuitive à laquelle peu de choses importantes échappent ; nous dirons de suite comment. Mais il y a des circonstances où il faudra plus de réflexion, plus de temps. Lorsqu'il

s'agit d'un achat de vêtement, de moto, ou de n'importe quelle chose de valeur, on prend ses précautions, son temps ; avant de se décider, on prétend tout considérer. Il n'y a pas de raison d'en agir autrement, quand il s'agit d'agir en honnête homme, en chrétien, de mener sa vie au but. Faute de tenir compte de tous les éléments, on peut, avec les meilleures intentions, obtenir un résultat exactement contraire à ce que l'on veut. Vouloir vaincre certaines tentations de sensualité par des mortifications est une tactique excellente ; mais reste à considérer *quelles* mortifications va s'imposer tel sujet. Car il se peut très bien que celles qu'il choisirait l'exaspéreraient davantage encore. Il ne serait pas délivré, mais accablé, et ne devrait pas attribuer à l'acharnement du démon, irrité par ce résistant, ce qui n'est que la conséquence de sa maladresse.

2. La bonne façon d'arriver à cette connaissance de soi-même, à cette clairvoyance de son état intérieur est l'examen de conscience, qui paraît bien indispensable à l'éducation morale. Beaucoup semblent incapables de le faire : ils vivent dans l'inconscience. Leurs actes ne les inquiètent que s'il en résulte un conflit avec autrui. Le type de cette candeur dans l'ignorance de soi est ce mourant, confessé, qu'on engageait, malgré tout le passé, à la confiance en la miséricorde ; il interrompit, indigné : « Pour qui me prenez-vous ? Je n'ai rien à me reprocher ». Il avait, à peu près, tout fait ; mais il n'avait rien à se reprocher !

Précisons toutefois cet exercice spirituel si essentiel. Il ne s'agit pas de dresser un procès-verbal des contraventions successives d'une période, courte ou longue, de la vie. Ce bilan a son importance ; mais ce n'est pas le point capital. Trop souvent, les chrétiens se bornent, en suivant un manuel, à faire une liste plus ou moins complète de péchés. Dire qu'il y a 300 kilos de poires sur un poirier n'explique pas comment une poire y ait mûri ! Ce qui est bien plus nécessaire, indispensable, c'est de pouvoir reconstituer tout le processus intérieur, qui a précédé, produit, l'acte posé. C'est cela qui le pose devant ma conscience dans sa vraie réalité. Un « mensonge » est probablement plutôt vanité, méchanceté, lâcheté, qu'un simple manquement à la vérité. Une « largesse » n'est pas nécessairement « charité », mais peut-être « ostentation, ambition, imprudent gaspillage, oubli des obligations essentielles » ! Je ne considère en ce moment que des vétilles. Mais il y a plus grave : des obsessions luxurieuses envahissent tout l'organisme ! Quand on sait ce que doit entendre, voir, et quelquefois sentir aussi le pauvre être humain, condamné à vivre dans de certains milieux, cela prend une tout autre coloration. L'éducation de la conscience doit apprendre précisément à débrouiller l'écheveau très touffu que constitue tout acte qui exige un peu d'intensité vitale.

3. Une fois son identification faite, aussi totale que possible, il faut le comprendre, le voir dans la lumière religieuse, qui seule per-

met de l'apprécier selon toute sa valeur. Nos actes, surtout répétés, sont révélateurs sans doute de la conception générale qu'on a de la vie. Mais, d'autre part, en se remettant devant les yeux la vérité objective, en lui comparant la réalisation dans notre conduite, nous jugeons celle-ci avec exactitude et rigueur.

La conscience résulte de cette confrontation de la vie réelle avec son idéal. Quelles sont ces vérités, qui seront comme l'étalon auquel on rapportera nos actes ?

a) Seraient-ce les sanctions de l'au-delà : Enfer... Ciel ?

La terreur est mauvaise conseillère. Elle n'est pas sans effet, ni non plus sans inconvénient. N'agir que par crainte, pour éviter le châtiment, n'est pas d'une très haute moralité. L'enfant qui n'obéit que pour éviter la gifle, qu'en pensons-nous ? Du reste, qui ne connaît que la peur cherche à s'en débarrasser... et y réussit presque toujours, par la négation. Il suffit d'avoir entendu les confidences de nombreux croyants, pour constater leurs doutes, leur scepticisme sur l'enfer (sauf pour les autres !).

L'espoir d'une compensation, d'un salaire, d'une prime ou récompense, n'est pas d'un ordre plus relevé que la peur. Remplacer la crainte de la gifle par l'espoir du chocolat n'est pas d'une moralité supérieure. Que penser de celui qui fait le bien, non parce qu'il est bien, mais parce qu'il rapporte ?

La terreur et l'espoir sont des succédanés, qui s'imposent, et assez souvent, faute de mieux. Ces deux sentiments sont à tenir en réserve (telle est la doctrine très juste de saint Ignace), pour l'instant où le vrai motif n'agit plus, ou plus assez. Mais avec la peur ou l'espoir, nous nous trouvons encore devant une des formes de l'extrinsécisme en morale : que telle attitude nous vaudra, à ce que l'on dit, l'enfer ou le ciel ne nous dit pas pourquoi cette attitude est louable ou détestable. La conscience authentique est celle qui se rend compte du contenu de l'acte, non seulement de ces conséquences, et qui voit le lien entre le mérite et son fruit. Du reste, en matière morale, comme en toutes autres, l'éducation par la peur ou l'intérêt aboutit à des faillites. On peut commencer par là, y recourir le cas échéant ; on ne peut d'aucune manière s'en contenter ; il faut passer plus outre.

b) Le tort de ceux qui brandissent la menace de l'enfer, ou qui agitent l'espoir du ciel : c'est de détacher de la vie ces deux réalités formidables. Elles y apparaissent comme surajoutées, n'ayant pas de lien essentiel avec elle ; dès lors l'existence d'ici-bas et celle de l'au-delà se présentent comme deux rives entre lesquelles s'enfonce un abîme ; elles ne sont pas en prolongement vital. Or il ne faut jamais oublier que la vie présente happe vraiment tout l'homme ; impossible en fait de les intéresser, de les passionner pour autre chose que pour cette « avaleuse ». On n'a d'audience chez la plupart qu'en les

entretenant de cette vie, non pour les y enfermer, les y incarcérer « inter bruta animalia », mais, pour la leur faire comprendre comme une évolution, comme une croissance lente, orageuse mais sûre, de l'au-delà.

Former la conscience, ou la redresser sera d'abord lui faire voir une orientation générale de l'activité vitale de l'homme qui donne sa valeur à chacun des épisodes successifs qui la composent. Dévier de cette ligne essentielle, c'est le péché. Cette marche ascendante et progressante va vers le triomphe de l'esprit, de l'âme. L'homme n'est pas seulement de la chair vivante, mais un être où l'âme doit de plus en plus dominer la chair. Chaque fois que l'homme ne prétend être que « charnel » — quand il s'abandonne à la goinfrerie ou à la luxure par exemple — il pèche. Toute « œuvre de la chair » — la transmission de la vie n'est pas la seule — doit être intégrée dans un complexe spirituel, et dominée par lui. C'est là, pour reprendre un lieu commun, « sauver son âme ».

Mais ce n'est pas tout : ce n'est même à proprement parler qu'un postulat d'une évolution ultérieure. L'homme parfait n'est pas seulement un être pleinement évolué parce qu'il atteint les limites de ses possibilités naturelles. « Plus est en lui ». Il doit se dépasser ; une énergie surnaturelle est en lui par le baptême : celle de recevoir une participation mystérieuse de la nature divine, qui fait de Dieu vraiment le Père de l'homme, et de celui-ci vraiment un fils. En bref : l'homme doit devenir, être chrétien. Cette dignité n'est pas un ensemble de pratiques rituelles, cultuelles, morales. Celles-ci sont requises par cette destinée ou en découlent. Toute la formation de la conscience est conditionnée par cette idée surnaturelle de l'homme. Toute la vie morale en est pareillement commandée. Et si l'on assiste à un effondrement de la conscience, c'est que la fondation qui doit la porter n'est plus solide, cède... Nous n'assisterons à un redressement, nous ne l'espérerons que si nous prenons soin d'abord de rebâtir ces fondements doctrinaux. « Veritas liberabit ».

IV. TACHE DES EDUCATEURS DE LA CONSCIENCE

Nous pouvons être bref : il n'y a qu'à résumer certaines affirmations.

1° Il faut d'abord qu'on ait la loyauté et le courage de renoncer aux solutions paresseuses de facilité : bourrer la mémoire de préceptes ou de défenses ; procéder par affirmations farouches, vigoureuses ; persuader les fidèles que l'unique chose à faire : c'est d'obéir, et soi-même se contenter de répéter les solutions abstraites sans les contrôler et les nuancer au contact de la vie réelle. Cette tâche est délicate, difficile et l'on comprend que, sans en être bien conscient, on se laisse aller à se dispenser de cette opération compliquée, toujours à refaire.

2° Il faut ensuite apprendre aux chrétiens de tout âge qu'il n'est pas de vie humaine sans maîtrise de soi, ni de vie chrétienne sans austérité. La vie morale suppose toujours de l'ascétisme. Inutile de se leurrer là-dessus. Dispenser les chrétiens, se dispenser soi-même de porter la croix, c'est rendre impossible la marche à la suite de Jésus, la réussite nécessaire de la destinée humaine. Cet esprit de mortification, pour l'appeler par son nom, désuet peut-être, mais plus que jamais exact, n'est pas tout le christianisme : mais il en est le postulat irremplaçable.

Aux chrétiens, qui ont cette maîtrise de leur être charnel, il faut ensuite proposer l'idéal chrétien : la vocation admirable à la filiation divine. Ce n'est pas facile. On s'en dispense volontiers pour se cantonner dans une description et une promulgation des mœurs que requiert une destinée pareille et qui ne sont explicables et admissibles et praticables que dans sa lumière. Il faudra, cheminant par ce chemin à dix étapes que sont les commandements de Dieu, y montrer et faire aimer, en chacun, un élément de cet idéal inouï et parfaitement réalisable : vivre en fils et fille de Dieu.

Il faudra leur donner l'amour enthousiaste de Dieu descendu jusqu'à nous et demeurant avec nous pour nous aider à faire de cet idéal une réalité. Le jour où cette lumière de grâce illuminera une âme, sa conscience sera éclairée, sera décidée ; la vaillance sera possible ; car il en faudra. Mais si la destinée surnaturelle n'est qu'un brumeux rêve, sans éclat, la vie pareillement sera terne, la conscience obscurcie. Avec le coucher du soleil éternel dans les âmes, la conscience sera pareillement dans la nuit... et les hommes ne feront plus que des œuvres de ténèbres : « In umbra mortis sedent ». Le joug « doux et léger » les écrasera ; ils le rejetteront.

3° La tragédie morale de beaucoup de chrétiens, c'est que, sans être suffisamment instruits et disciplinés, ils sont affrontés à des obligations dont ils ne voient pas la raison profonde, dont ils perçoivent seulement la lourde pesée. Il ne s'agit pas de leur rendre la vie plus facile, en allégeant le poids, en réduisant les obligations. Il s'agit de la leur rendre plus sereine, de leur faire saisir que d'être librement enfants de Dieu ne se réalise qu'au prix de beaucoup de renoncements. Mais ces renoncements se justifient, parce qu'ils consistent, en dernière analyse, à faire place à l'Esprit de Dieu, à l'esprit filial **qui fait la force, la noblesse et la joie durable de toute vie.**

L. De Coninck, S. I.